Les femmes reconstruisent Mexico

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio : un magazine pour l'aide à la vie**

Band (Jahr): **96 (1987)**

Heft 12

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682266

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

De la reconstruction à l'évolution sociale

Les femmes reconstruisent Mexico

Les catastrophes ont souvent pour effet de galvaniser leurs victimes, qui se découvrent soudain des forces et des ressources insoupçonnées. L'évolution sociale qui peut en découler transparaît dans les témoignages de femmes qui participent à la reconstruction des quartiers de Mexico détruits par le séisme de 1985. Ils ont été recueillis par un groupe de femmes, et Lula Diaz les a retranscrits et insérés dans un contexte.

Dans la ville de Mexico, sur le plan familial comme ailleurs, se reproduit la hiérarchie que la société mexicaine a créée peu à peu, de sorte que les femmes sont soumises à la tutelle familiale en ce qui concerne la prise de décisions, mais qu'elles sont profondément intégrées à d'autres processus d'ordre économique et culturel, ce qui représente un véritable conflit entre leur conception de la vie et les exigences du quotidien.

C'est la femme qui ressent de la façon la plus aiguë toute baisse des allocations sociales, car c'est d'elle que dépend pratiquement toute l'organisation de la vie familiale. Tout ce qui concerne la santé, l'approvisionnement, la consommation, le logement, les loisirs, l'alimentation, l'éducation, etc., doit être organisé de manière efficace pour que l'homme puisse se consacrer à ramener à la maison le salaire, si maigre soit-il, nécessaire à la subsistance de la famille. Les conditions actuelles imposées par la crise économique aux milieux populaires obligent la femme et les enfants à s'engager de façon formelle ou informelle dans le marché du travail afin de compléter le revenu indispensable à couvrir les besoins minimums de subsistance. Et cette situation est d'autant plus grave lorsque les femmes sont seules ou mères célibataires, et qu'elles doivent travailler pour faire vivre la famille, jouant à la fois le rôle de la mère et celui du père.

De la dépendance à la révolte

A la suite des séismes de septembre 1985, femmes, hommes et enfants, bref, la société tout entière sans distinction de classes ni de croyances, s'est lancée au secours de la population en détresse. Dès ce moment-là, on assista à l'engagement constant d'un nombre toujours plus grand d'habitants dans le mouvement d'organisation et de lutte pour la restitution de logements dignes de ce nom.

Dans ce mouvement, la participation des femmes a été fondamentale: ce sont elles, avant tout, qui ont pris en main la réorganisation de la vie quotidienne. Au prix d'efforts extraordinaires, elles ont pu dépasser leur choc émotionnel et affronter de fait une nouvelle réalité. Et c'est cette expérience qui leur a permis de prendre conscience de tout le potentiel qu'elles avaient en elles.

«Au début, je ne pensais qu'à ma famille; mais lorsque je me suis rendu compte du nombre de gens qui souffraient parce que leur logement était détruit, je me suis dit qu'il fallait essayer d'aider. J'avais de la peine même à parler devant une assemblée, mais maintenant nous sommes toujours là pour voir ce que nous pouvons faire.»

«Nous sommes allées voir les propriétaires, ce sont leurs avocats qui nous ont reçues. Au début, tout ce qu'ils nous disaient, c'était de quitter la maison parce qu'ils allaient la reconstruire. Nous leur disions que nous n'avions aucun endroit où aller et ils nous répondaient seulement que nous devions partir de la maison.»

«Lorsque nous avons commencé à reconstruire l'un des quartiers dans lesquels nous avons travaillé avec le CESU, qui était un produit de la gestion des femmes, notre vie avait déjà commencé peu à peu à changer: nous avons passé de la dépendance à la révolte, nous allions aux assemblées sans autorisation, mais toujours sans affrontement avec les hommes. Grâce à cette prudence qui nous caractérise, nous avons même réussi à faire participer nos compagnons et nos enfants au travail dans le voisinage. Et maintenant, au bout de presque deux ans d'efforts, celles qui ont commencé cette tâche voient leur rêve se muer lentement en réalité: leurs familles s'intègrent peu à peu à l'Organisation et au travail des groupes.»

(Témoignages recueillis dans des assemblées de travail des femmes participant à un chantier.)

L'enfant sera bientôt là: il faut qu'il ait un toit.

Changements

Au début, le travail qu'accomplissaient les femmes dans les chantiers était considéré comme négligeable et n'était pas reconnu du tout; par la suite, la contribution permanente qu'elles ont apporté, réalisant notamment certains travaux de construction, comme la participation à la démolition des anciennes maisons, au nettoyage des terrains et à la préparation du sol, au charriage de matériaux, à la préparation du mortier, aux travaux de finition et à la décoration des immeubles, a fait reconnaître la valeur inestimable de leur travail.

«Moi, j'aime les travaux lourds dans le chantier. Aller et venir en transportant quelques briques, cela ne me satisfait pas. J'aime les gros travaux comme préparer et charrier le mortier, et tomber de fatigue à la fin de la journée.»

(Point de vue d'une femme travaillant à un projet de construction de logements.)

Aujourd'hui, certaines femmes affirment que les travaux de reconstruction les ont sorties de leur routine, leur ont fait découvrir une autre partie d'elles-mêmes. Certaines les ressentent comme une charge, d'autres comme une possibilité de s'évader, d'autres enfin comme un changement, car elles ont appris à travailler en groupe et à exprimer ce qu'elles pensent, ce dont elles n'avaient pas l'habitude.

Bon nombre de femmes ont été confrontées à des problèmes

«Ma situation était la suivante: je vivais avec ma mère et mes très jeunes filles. Ma mère avait dû être amputée d'une jambe et elle devait utiliser un fauteuil roulant, c'étaient mes filles qui s'occupaient d'elle. Moi, j'ai dû renoncer à mon travail par angoisse de les laisser seules. Pour nous, cela a été très dur de commencer, car où que nous allions, on nous fermait les portes, nous allions à gauche à droite comme des folles. Mais un jour, les choses ont changé: les aides étrangères et nationales tant attendues sont arrivées, et avec le soutien de l'Université, nous avons pu nous mettre à la reconstruction.»

«Moi, personnellement, j'ai vécu une très bonne expérience. Quand ils ont commencé à donner des cours de construction par exemple, nous toutes, qui étions à 90% des femmes seules, veuves ou abandonnées, étions unies et convaincues de ce que nous voulions. Nous avons appris comment faire du mortier, des niveaux, comment charger des briques, des sacs de ciment. Il y a eu des moments où je me demandais comment il était possible que moi, une femme, je sois en train de faire un travail de maçon... Et pourtant! Si nous voulions aller de l'avant, nous devions savoir toucher à tout; nous avons donc saisi pics, pelles, masses, brouettes, et en avant. Il fallait montrer que la femme, quand elle le veut, peut très bien se débrouiller de manière autonome. Et c'est ainsi qu'a commencé une période pleine d'embûches et de difficultés.»

«Aujourd'hui, nous commençons à voir les résultats, et nous n'arrivons pas à y croire. Les succès obtenus à coups de pelles et de pioches ont couronné nos espérances. Mais ne croyez pas que maintenant que nos maisons sont terminées, nous allons nous asseoir et regarder nos voisins travailler. Ah non! Maintenant, ce que nous avons appris servira à ceux qui en ont besoin; en ce moment, j'occupe un poste au sein de l'Organisation et c'est important pour moi.»

(Témoignage de deux femmes de la Colonia Atlampa.)

Un certain savoir et beaucoup d'initiative

Dans le domaine des finances aussi les femmes ont joué un rôle important et décisif; dans de nombreux cas, ce sont elles qui ont assumé cette tâche qui n'a rien de simple. Cette femme de la «Unión de Vecinos de la Colonia de los Doctores» (groupement de voisins) en apporte le témoignage:

«Je suis responsable de la Commission des finances. Mon travail consiste à récolter l'argent dont nous avons besoin pour les dépenses telles que l'entretien. L'argent provient des cotisations que payent les habitants de chaque quartier; nous organisons des loteries, des tombolas, des kermesses, etc. Comme vous le voyez, cette tâche est délicate

(Suite en page 23)

Un professionnel montre comment il faut faire. Les femmes s'y mettent avec entrain.

Un cadeau tombé de la nuit

La peinture murale reproduite en page de couverture garnit la façade de l'une des maisons construites par la CRS à Mexico. Le délégué CRS au Mexique nous raconte l'histoire de cette fresque.

C'est par un samedi matin pluvieux de juin que nous avons rencontré pour la première fois Daniel Manrique, le peintre et représentant de l'association culturelle «Tepito Arte ACA». Nous étions rentrés à Mexico à trois heures du matin, revenant de la Montana Guerrero où nous nous étions rendus pour visiter un projet. Vers dix heures, après une brève nuit de sommeil, nous nous retrouvions sur un terrain à Calle Puccini 98, où avait débuté quelques jours auparavant l'un de nos derniers et plus importants projets. Le ciel était gris, la température d'une fraîcheur désagréable. Il pleuvait. Un théâtre de marionnettes pour petits et grands avait été installé sur le chantier. Il devait apporter un peu de joie aux enfants de la Colonia Vallejo située derrière le remblai du chemin de fer.

Je remarquai tout de suite Daniel. Il était entièrement vêtu de noir, petit et trapu, ses cheveux gris-bruns et courts entouraient un crâne rond et deux yeux à la fois tristes et joyeux lorgnaient à travers des lunettes sans monture.

Nous rîmes de bon cœur et je griffonnai son numéro de téléphone sur un bout de papier.

Un samedi après-midi radieux de septembre, nous inaugurions la vecindad (immeuble pour plusieurs familles) Calle Fernando Alva Ixtlixochitl 165 dans le quartier d'Obrera. Lorsque, après nous être frayé un passage à travers la foule en liesse, je me retrouvai dans la grande cour intérieure, je n'en crus pas mes yeux: là où trois jours auparavant se trouvait encore un mur nu, il y avait maintenant un superbe «mural», c'est-à-dire une immense peinture murale. Les gens riaient, des femmes, surtout celles d'un certain âge, pleuraient, les enfants piaillaient. Il y avait des fleurs et des discours à profusion, le Padre Concha lut la messe, l'assemblée chanta, pria et se mit enfin à danser et à boire. C'est à ce moment que je distinguai, tapie dans un coin près du «mural», une silhouette noire, un rien diabolique, un sourire espiègle et triomphant sur les lèvres: le sprayeur du quartier de Guerrero, fer de lance de «Tepito Arte ACA», Daniel Manrique.

José Luis, l'architecte responsable, était également présent. La veille, Daniel Manrique, le diable, était apparu sur le chantier accompagné de ses diablotins. Voyant l'acharnement avec lequel on s'employait à terminer les travaux, il demanda l'autorisation de peindre le mur resté nu (dans sa jeunesse, Manrique avait été peintre en bâtiment). Le lendemain matin, lorsque les locataires et leurs collègues de l'association de quartier CESU voulurent mettre la dernière touche à l'immeuble en vue de l'inauguration, ils découvrirent le cadeau que cet artiste du peuple leur avait préparé dans le plus grand secret.

Ses petits yeux malicieux pétillaient lorsque Manrique me dit: «J'ai pensé que je devais le faire, je pense que cela vous plaît, peut-être, dans d'autres circonstances, une véritable commande, nous faisons tout, c'est-à-dire presque tout...». Peu après, je le cherchai dans la foule, sans succès. Il avait disparu comme il était venu, comme il avait réalisé son œuvre, par une nuit de brouillard.

Quelques jours plus tard, alors que je parcourais le quartier de Guerrero, je découvris des fresques, petites et grandes, sur les façades ternes des bâtiments; elles portaient cette signature en forme de cri d'appel à la liberté, à l'air, à la lumière, cri qui dit «espace»: Tepito Arte ACA.

J'ai soigneusement gardé le papier sur lequel j'avais griffonné son numéro de téléphone.

Max Seelhofer

(Suite de la page 11)
sont testées de temps à autre.
- Les travailleurs sociaux ne se substituent pas à la communauté pour prendre les décisions. Ils aident éventuellement à élaborer les critères de décision.

Que se passe-t-il après?

Si la CRS se retirait d'une région une fois les travaux terminés, il pourrait arriver que ces belles maisons soient aussitôt revendues. Car il est vrai que le bambou et la tôle, ça ne nourrit pas son homme. Donner une certaine assurance tant psychologique et sociale qu'économique à la population pauvre est indispensable pour que soient préservés les «villages» CRS. L'instrument qui s'est révélé le plus approprié pour développer ces qualités dans la population est l'application de programmes de petits crédits. Voici ce qu'en dit un délégué CRS:

«Les manières d'utiliser les petits crédits diffèrent beaucoup d'une famille à l'autre. Nous avons demandé aux gens dans les villages ce qu'ils avaient fait des crédits de 500 taka (25 francs) qu'ils avaient reçus. Certains achètent un peu de matières premières, du bambou, du fil ou de la laine, ou encore de la farine ou du sucre. Ils en font de nouveaux produits qu'ils revendent ensuite au marché... Mais la plupart d'entre eux achètent un sac de riz battu, le décortiquent puis le lavent pour le revendre plus tard avec un bénéfice de 15 à 20 taka (75 centimes à 1 franc pour trois jours d'un travail pénible...)»

Afin que les personnes bénéficiaires des programmes de reconstruction CRS puissent profiter de façon durable des investissements faits dans les matériaux de construction, ils doivent être soutenus pendant plusieurs années. □

(Suite de la page 15)
elle aussi et implique beaucoup de responsabilités.»

Le groupement «Campamentos Unidos AC» avec lequel la CRS collabore étroitement, a également constitué une Commission des finances, formée de trois jeunes femmes, rien de moins, chargées de la mission peu agréable d'analyser de façon exhaustive les systèmes comptables de tous les projets, de contrôler les dépenses et de rédiger les rapports économiques présentés aux agences financières. Cette Commission des finances dynamique et qui inspire le respect, a déjà obtenu des résultats très fructueux.

De simples mères de famille sont ainsi devenues des professionnelles dans différents domaines en n'ayant suivi que quelques cours de formation; c'est la nécessité de travailler pour aider qui en a fait de véritables diplômées.

La charge du travail repose sur les épaules des femmes, mais chaque jour un nombre plus important de jeunes et d'hommes adultes s'engagent eux aussi dans la reconstruction, répondant à l'appel des femmes qui désirent voir leurs familles s'intégrer de plus en plus à l'Organisation.

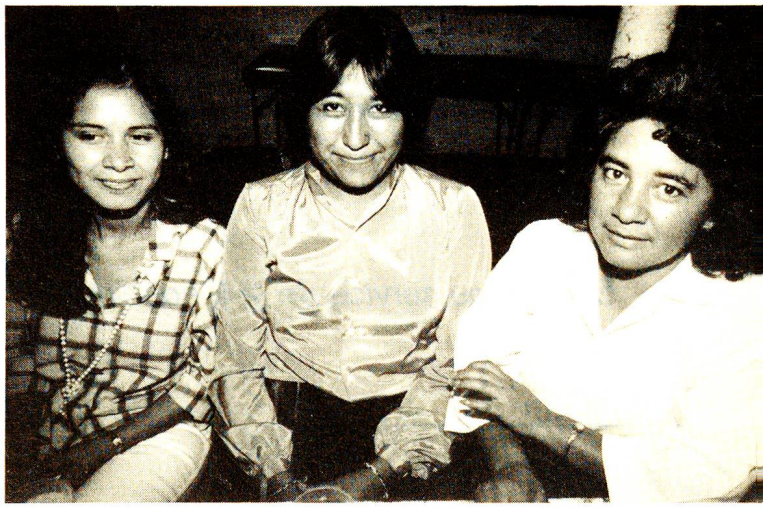
La reconstruction a eu des effets positifs même dans les familles qui n'ont pas encore résolu leurs problèmes de logement:

«Si nous avons réussi à reconstruire nos maisons, si nous luttons pour reconstruire nos vies, pourquoi ne pourrions-nous pas ouvrir un petit bistrot afin de récolter de l'argent pour les maisons qui manquent...?»

«Les architectes qui nous soutiennent nous ont démontré que les professionnels eux aussi étaient capables de s'engager à nos côtés, qu'ensemble nous pouvions apprendre beaucoup de choses et réaliser ce que nous avions décidé de réaliser...»

«Avant, je ne me consacrais qu'à la maison, mais maintenant, j'aime aller aux assemblées; on voit d'autres gens et c'est agréable de travailler ensemble...»

Mais le défi à relever est très lourd, les femmes n'ont pas toutes réussi à se libérer de leur tutelle. Des conflits ont éclaté dans certains couples à cause de points de vue divergents; des femmes ont dû quitter l'Organisation parce que leurs maris les y obligeaient, d'autres n'osent pas prendre de responsabilités parce qu'elles n'ont pas le temps, qu'elles ne s'en sentent pas capables ou qu'elles ne savent pas quoi faire. Beaucoup d'entre elles ont réussi tout de même à emmener leur mari, mais certains montrent encore une réticence. Un pas a toutefois été fait dans le sens que les hommes n'interdisent plus à leurs femmes d'assister aux assemblées ou de participer au travail.



La dynamique Commission des finances des «Campamentos Unidos». Ce n'est pas le travail qui manque. (Photos: Max Seelhofer)

Les activités qui ont été, et qui sont sans aucun doute, les plus riches en enseignements pour les femmes sont celles qu'elles ont déployées en faisant des démarches et en gérant toutes sortes de problèmes en rapport avec les projets: des démarches de caractère légal ou technique à la recherche de financement, en passant par l'exécution des chantiers, tout a contribué au bon déroulement des projets.

La femme chef de famille

Parmi d'autres projets, les femmes espèrent que dans le futur se réalise celui des coopératives de consommation qui pourraient être créées grâce aux fonds de rotation obtenus, et qui permettraient aux familles d'épargner sur le prix des biens de consommation et de production de base, leur donnant ainsi la possibilité de verser des cotisations au Fonds. En outre, elles prennent garde à l'entretien des immeubles reconstruits et continuent la promotion du développement social dans les «barrios» (quartiers).

La tragédie du mois de septembre 1985 à Mexico a eu comme conséquence positive, pour toutes les raisons exposées plus haut, une évolution sociale qui fera date dans l'histoire. Par ce processus, la structure familiale s'est modifiée, faisant de la mère aujourd'hui le chef de famille; d'autre part, le niveau culturel des gens humbles s'est élevé et ils ont appris à faire beaucoup de choses de façon systématique. Leur soif d'apprendre s'est éveillée et ne s'éteindra plus. Ils se sont rendu compte qu'ils étaient capables d'obtenir tout ce qui leur manquait auparavant, et cela uniquement grâce à leur volonté de s'engager et à la conscience qu'ils ont de leur solidarité. □